

INTRODUCTION

J'aime le *noir*.

J'aime le *noir* car je l'ai toujours vu comme une source d'inspiration pour ma propre démarche d'écrivain. Sans aucunement vouloir ranger mes romans sur la même étagère que Dashiell Hammett, James Ellroy ou Jean-Patrick Manchette, je crois partager avec la tradition littéraire du *noir* une certaine vision de l'écriture et de la vie : l'irrévérence intellectuelle et verbale, l'autopsie minutieuse des milieux observés, la critique sociale, la saisie des individus dans leurs fractures profondes.

Le *noir* n'est donc pas qu'un genre chevillé à la description d'actes criminels, variante particulièrement glauque de la fiction policière, il est d'abord une manière de voir et de faire voir une société. Le crime, s'il est et reste la plupart du temps un fait exceptionnel, agit pourtant comme un formidable révélateur ; il nous renseigne sur l'acte individuel en soi et pour soi, ainsi que sur les conditions de son éventualité dans un lieu donné, à un moment donné. En cela, le *noir* est une puissante arme de la critique pour qui sait s'en servir.

Quand le prosateur du *noir* jette au milieu d'une situation d'apparence harmonieuse les ingrédients d'une trame criminelle, il agit non seulement au service de la fiction pure ou pour activer les ressorts du suspense, mais aussi pour faire apparaître, concentrer et cristalliser ce qui était enfoui ou dilué : le non-dit, le secret, l'héritage maudit, les hontes et rancœurs qu'on avait cru dépassées.

Je suis personnellement incapable de donner une définition universelle du *noir*, comme genre littéraire s'entend, mais j'ai la conviction qu'il permet à l'écrivain de revendiquer une posture, une façon de se présenter au monde, et - osons l'injure - de s'engager. Je crois avec d'autres écrivains que le *noir*, s'il va au-delà du stéréotype et de la série B, parle d'individus existentiellement piégés, placés dans des situations propices au déchirement ; que le *noir* possède sa téléologie, celle du pire, pour ainsi porter la démonstration jusqu'à ses conséquences ultimes. C'est au romancier canadien, Christopher G. Moore, que je dois de pouvoir mettre des mots sur ce point précis : « J'aime considérer le *noir* comme le produit de contradictions et de désillusions qui condamnent des êtres à vivre sans aucun espoir de les atténuer jamais. Peu importe alors qu'ils luttent, car ils ne s'en sortiront pas. » (*Bangkok Noir*, Gope, 2012).

Pour moi, il n'y a pas de lieux plus *noirs* que d'autres. Genève, Lausanne ou Villeneuve n'ont pas, forcément, un potentiel moindre que Los Angeles, Paris ou Bastia ; sinon, c'est croire que trois Corses assis sur un banc feront toujours mieux pour le *noir* que trois banquiers à cheval. L'abondance de faits divers à tel ou tel endroit ne crée pas mécaniquement les vocations littéraires qui vont avec. Quand l'idée m'est venue d'implanter en Suisse romande le projet des « villes noires », lancé par Akashic Books aux États-Unis et repris par Asphalt en France, mon inquiétude n'était donc pas le contexte supposé de grande tranquillité et de sécurité de nos contrées. D'ailleurs, si besoin était, nous avons ici tout ce qu'il faut d'actualités scabreuses, de cadavres lestés dans les lacs et les cours d'eau, de tueurs en série, de jeunes et moins jeunes tabassés dans la rue, de casses du siècle... Non, ce que Paris, d'autres villes ou pays ont de plus, à part peut-être les signes extérieurs du décor, ce sont une véritable tradition du *noir* et un habitus littéraire tourné vers le réalisme social, des fictions de référence, une masse critique d'écrivains, de cercles, etc.

Inquiet j'étais, mais pas abattu d'avance.

D'abord, certains écrivains locaux avaient déjà implanté avec succès en terre romande une ambiance digne de Barcelone ou de Marseille ; à Fribourg, par exemple, pour Jean-Jacques Busino (*Le Bal des capons*, Rivages, 1997) ou plus récemment à Lausanne, pour Daniel Abimi (*Le Dernier Échangeur*, Campiche, 2009).

Ensuite, à regarder de près les écrits de ceux que je lis avec tant de plaisir dans la littérature romande d'aujourd'hui, les Alain Bagnoud, Raphaël Baroni, Louise Anne Bouchard, Dominique Brand, David Collin, Jérôme Meizoz ou Jean-Louis Kuffer, il me semblait que les fractures et béances présentes dans leurs trames poétiques ou narratives pouvaient glisser presque naturellement vers les rivages du *noir*. Il en allait de même avec des écrivaines que je commençais à découvrir et dont le pouvoir de glaciation, encore contenu chez Claire Genoux ou Laure Mi Hyun Croset, déjà affirmé chez Sandrine Fabbri, ne demandait qu'à être amplifié. Il y avait aussi ces jeunes auteurs, Carole Dubuis, Stéphanie Klebetsanis, Noémi Schaub ou Daniel Vuataz, dont je voyais poindre l'énorme potentiel ; puis tous ces nouveaux partisans du *noir* qu'un tel projet pouvait faire sortir du bois.

Enfin il y avait (et il y a toujours), dans notre paysage éditorial, une anomalie presque miraculeuse, puisque pour des raisons inhérentes à son parcours personnel, Jean Chauma, que je considère comme l'un des écrivains les plus novateurs dans la galaxie du *noir* contemporain, publie ses ouvrages en Suisse romande, loin du Paris de ses origines. Ce fut pour moi la porte d'entrée - stratégiquement parlant - pour donner une chance à ce projet.

Aussi avais-je pris contact avec Giuseppe Merrone, l'éditeur actuel de Jean Chauma, pour en discuter. Avant la fin du premier verre de la première bouteille de vin, nous avons scellé l'accord. À la fin du deuxième verre de la même bouteille, nous avons un titre, exprimant la volonté de se donner une base régionale

pour rassembler des auteurs ; volonté, en outre, de donner un sens fort à une anthologie qui aurait pu aussi bien s'intituler *Ceci n'est pas une carte postale*.

Léman Noir, c'est aujourd'hui un collectif de vingt auteurs d'horizons littéraires très divers ; vingt manières de raconter l'envers d'un décor pour touristes, de découper au scalpel les contradictions existentielles et sociales d'un lieu, d'une époque.

À la santé du *noir* !

Je vous embrasse.

Marius Daniel Popescu